

JEAN-PIERRE MARTIN, *Les Motifs dans la chanson de geste. Définition et utilisation (Discours de l'épopée médiévale 1)*, Paris, Champion, 2017, pp. 414 («Essais sur le Moyen Âge», 65).

Merita di essere segnalata la ristampa dell'importante studio di Jean-Pierre Martin, pubblicato nel 1992 (Université de Lille III, Centre d'études médiévales et dialectales) e da tempo esaurito. La *thèse de troisième cycle* che è all'origine del volume risale al 1984. Negli ultimi trent'anni, il panorama degli studi letterari è non poco mutato e, come scrive onestamente M. nell'*Avant-propos* (pp. 7-8), «j'ai dû [...] constater combien les principes théoriques auxquels j'ai eu recours dans ce travail pouvaient aujourd'hui paraître datés. Les études littéraires se sont désormais passablement détournées de la méthode structurale qui m'a ici inspiré au premier chef, même si je me suis efforcé d'en atténuer les rigidités, et d'autres problématiques sont aujourd'hui à la mode, d'autres références philosophiques les inspirent» (p. 8). Resta però immutato il valore complessivo dello studio, che nel tempo si è conquistato con merito un posto stabile nelle bibliografie sull'epica, anche grazie ad alcune importanti e felici distinzioni – prima fra tutte, quella sostanziale tra *motifs rhétoriques* et *motifs narratifs* – che sono ormai entrate a far parte del linguaggio critico corrente. Duole piuttosto constatare che se lo studio delle formule epiche non si è certo fermato al 1992, esso non ha fatto però registrare in seguito i progressi che si potevano sperare; e che un repertorio completo dei motivi delle *chansons de geste*, di cui il libro di J.-P. Martin fornisce un primo regesto, resta ancora uno dei *desiderata* del settore. Rispetto alla prima edizione, il testo è stato ritoccato qua e là, anche se l'annunciato aggiornamento bibliografico è un po' troppo saltuario e superficiale per essere davvero utile.

GIOVANNI PALUMBO

MARIE-PASCALE HALARY, *La Question de la beauté et le discours romanesque au début du XIII^e siècle*, Paris, Champion, 2018, pp. 790 («Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge», 122).

Dans cet imposant volume, issu de sa thèse de doctorat, M.-P. Halary s'interroge sur la notion de *beau* dans le domaine de la littérature médiévale. Plus particulièrement, il s'agit pour H. de déterminer si la représentation de *belles choses* dans des œuvres romanesques du début du XIII^e siècle se rattache à une conception unifiée du beau, à une «pensée de la beauté» (p. 14). (Signalons qu'une ligne a sauté dans la citation du dialogue entre Socrate et le sophiste Hippias en ouverture, p. 9: lire «SOCRATE. – Tu n'en vois pas ? / HIPPIAS. – Non, je n'en vois aucune» etc.)

Le corpus de recherche est constitué de six romans: la partie du *Roman de la Rose* attribuée à Guillaume de Lorris, le *Haut Livre du Graal* (Perlesvaus), le *Lancelot* en prose, la *Queste del Saint Graal*, *Meraugis de Portlesgues* de Raoul de Houdenc et le *Bel Inconnu* de Renaud de Beaujeu. La constitution du corpus répond à une double exigence. D'une part, sa cohérence (des romans du début du XIII^e siècle rédigés en langue romane) garantit la solidité d'une «démarche qui se définit comme la recherche de constantes

esthétiques» (p. 12). Ainsi, H. se concentre sur des textes rédigés entre 1190 et 1240, une époque où le genre romanesque s'épanouit et qui précède le tournant que marquera la philosophie d'Aristote pour la pensée occidentale. D'autre part, puisque l'existence d'une conception unifiée du beau est problématisée et que H. cherche à «déterminer si une [telle conception] transcende, pour ainsi dire, toutes ces œuvres» (p. 12), la diversité des romans étudiés assure la valeur de l'analyse.

Attentive à n'entraver son enquête méthodique par aucune définition ou interprétation préalable, H. divise son ouvrage en deux parties et procède pas à pas. Chacune d'elles doit son titre à la distinction qu'établit saint Augustin entre la *res* et le *signum*. Pour cette raison et parce que le substantif «chose» pourrait prêter à confusion vu la réalité diverse à laquelle il se rapporte au Moyen Âge et aujourd'hui, H. lui préfère (p. 27), à bon droit, le terme latin «res» pour intituler sa première partie. Juste après cette précision, la première section s'intitule pourtant *Les mots et la chose* (p. 29), évoquant l'essai de M. Foucault *Les mots et les choses*: l'italique *chose*, presque systématiquement employée ailleurs, aurait sans doute été préférable ici, comme à quelques autres reprises (ex. pp. 31, 141, 324).

La première partie de l'enquête (*La beauté, qualité de la res*, pp. 25-325) porte sur la représentation de *belles réalités* dans les œuvres du corpus. Au départ lexicale et sémantique (p. 49, la mention d'une «exacte coïncidence entre le mot et la chose» pourrait faire tiquer les linguistes), l'étude glisse ensuite vers le champ de la syntaxe phrastique, puis textuelle. À travers trois sections, dédiées respectivement au rapport entre les mots et les choses (pp. 29-141), le sujet et l'objet (pp. 143-233), la beauté et le roman (pp. 235-321), H. parvient à dresser trois définitions du beau tel qu'il est représenté dans les six romans: 1) une définition objective, découlant de traits et d'attributs récurrents dans tous les textes; 2) une définition subjective, «qui s'attache aux effets produits par le beau sur un sujet regardant» (p. 232); 3) une définition «générique», le beau se démontrant comme une «matière première» dans le roman (p. 321), où il assume une fonction narrative. En outre, la comparaison avec d'autres genres littéraires (lyrique, textes épiques, arts poétiques) fait ressortir, d'un côté, la possibilité d'une conception littéraire de la beauté relativement cohérente» (p. 324), parce que les traits qui définissent la *belle chose* (définition objective) ne sont pas propres au genre romanesque, et, de l'autre, met en relief la spécificité de la *beauté romanesque* (définition générique).

H. poursuit son enquête hors du champ de la littérature afin de déterminer si et selon quelles modalités «les modes d'écriture de la beauté tiennent [...] aussi à une «pensée de la beauté»» (p. 325). La perspective de la deuxième partie (*La beauté, qualité du signum*, pp. 327-725) est donc toute différente et «plac[e] la question de la beauté dans le cadre du néoplatonisme médiéval – ou, plus exactement, des néoplatonismes – qui distingue sensible et intelligible, visible et invisible»; la *belle chose* y est envisagée comme un *signum* «qui ouvre sur «quelque chose d'autre»» (p. 331), à savoir le divin. En particulier, deux types de beautés sont envisagées: 1) les belles *semblances* (le beau créé par Dieu), cfr. *Les belles semblances de la Création*, pp. 339-421, et *La beauté humaine comme symboles*, pp. 423-622; 2) les belles *démonstrances* (le beau en tant que manifestation divine), cfr. *Les belles démonstrances*, pp. 623-725. Plusieurs textes théologiques sont convoqués afin d'éclairer la définition du beau romanesque (cfr. p. 337 pour le choix des textes).

Au terme de son étude (cfr. *Conclusion. Une beauté romane et romanesque*, pp. 727-37), H.

met en évidence «trois lignes de force» pour définir le beau romanesque (pp. 727-29); elle conclut que la beauté au Moyen Âge n'est pas «un concept transcendant ses réalisations particulières. Sa valorisation ne relève pas d'une finalité esthétique proprement dite, elle se situe dans un mouvement plus global qui trouve dans le roman un de ses accomplissements» (p. 730).

H. remplit tout à fait l'objectif qu'elle s'est fixé. Le va-et-vient entre l'analyse du corpus et la confrontation très habile des différents discours amène le lecteur à une vision globale de l'objet de recherche, sans que les conclusions n'outrepassent les limites du domaine de la littérature. L'exposé est dense et riche, traité de manière très didactique (une petite dizaine de schémas et tableaux visent p.ex. à faciliter la lecture de développements plus ardues ou nécessitant une synthèse visuelle; celui de la p. 233, cependant, aurait peut-être mérité un commentaire plus approfondi); les différentes étapes du raisonnement de H., qu'il s'agisse de sa construction formelle et de sa méthode ou du contenu lui-même, sont toujours clairement énoncées; le propos est largement exemplifié, et même les passages les plus complexes sont ponctués d'extraits derrière lesquels le lecteur peut goûter au plaisir du texte.

SOPHIE LECOMTE

VENTURA MONACHI, *Sonetti*, edizione critica e commento a cura di SELENE MARIA VATTERONI, Pisa, ETS, 2017, pp. 379 («Medioevo italiano. Testi», 2).

Con le rime del cancelliere fiorentino Ventura Monachi (ca. 1290-1348) viene restituito alla lettura un altro importante tassello della lirica minore del Trecento, che negli ultimi anni è stata oggetto di numerosi studi. I 34 sonetti compresi nell'edizione, di cui 12 opera dei corrispondenti di ser Ventura, testimoniano tutte le tendenze principali dell'età a cui appartengono: all'ampia apertura tematica (amore, politica, riflessione morale) fa riscontro una notevole complicazione tecnica, con prevalenza di quelle rime sdruciole che costituiranno un segno distintivo della rimeria medio-trecentesca; l'abbattimento delle barriere tra i generi e i registri convive con una forte dipendenza dai modelli (per lo più riconducibili allo Stilnovo e alla *Commedia*) e con puntuali e precocissime convergenze con testi petrarcheschi e boccacciani ottimamente messe in luce dall'editrice.

Un corpus lirico del genere reclamava un'indagine capillare, capace di entrare nel complesso congegno della lingua poetica del rimatore fiorentino, individuandone e gerarchizzandone le fonti e isolandone i tratti stilistici caratterizzanti. Questa analisi è stata svolta dall'editrice con una sensibile auscultazione del testo, di cui sono sintetizzati i risultati nel capitolo introduttivo (pp. 1-27). Nella successiva *Nota al testo* (pp. 29-151) si pongono le basi per la ricostruzione testuale, fondata su un ampio e accurato censimento e la relativa descrizione dei testimoni, diversi dei quali non erano stati presi in esame dagli editori precedenti: i 57 manoscritti censiti (più alcune stampe) individuano una tradizione piuttosto ampia, distesa su un vasto spazio geografico e cronologico.

Nella classificazione del testimoniale – che opportunamente, a fronte di una tradizione piuttosto frammentata, procede testo per testo – emergono alcuni problemi caratteristici dei corpora di rime spicciolate, quali la difficoltà di individuare le famiglie sulla ba-